TIROIR 73

J’entrais dans l’hôpital psychiatrique Jonas Salk quand quelqu’un est venu me voir et m’a demandé :

« Êtes-vous le docteur Cooper, le psychiatre ?

-Oui, c’est moi, je cherche Peter D., un patient nouvellement arrivé.

-Cinquième porte à droite au deuxième étage, chambre 27, au fond du couloir. »

Je me suis étonné un instant de cet accueil et me suis dirigé vers le lieu mentionné. Arrivé dans le bon service, l’infirmière de garde m’a montré des photographies de cet étrange homme. Il était blessé au cou et à la tête. Et il était apparemment devenu fou. Il parvenait cependant à se souvenir avec une précision et un rationalisme déconcertants de certains faits. Je me suis dirigé vers sa chambre. Le couloir devenait de plus en plus sombre. J’ai frappé à une grande porte noire et abîmée, qui a grincé quand je l’ai ouverte. J’ai alors vu ce fou…

Sans que j’aie le temps de rien lui dire d’autre que mon nom, il a pris une grande inspiration et s’est lancé : « J’étais en train d’aller chez des amis lorsqu’un camion a grillé un feu rouge. Il m’a percuté à pleine vitesse et il… euh… excusez-moi… » Peter D. haletait.

« Essayez de vous calmer et continuez », lui ai-je dit doucement. Son menton a progressivement cessé de trembler, il s’est calmé, a ralenti sa respiration pour reprendre :

« La porte de ma voiture a été arrachée ! Le capot a été envoyé à plusieurs mètres de là et des morceaux de verre jonchaient partout le sol. Le choc a été d’une violence inouïe, et… »

Il s’est interrompu brusquement ; on avait frappé à la porte.

« Bonsoir, j’apporte le dîner ! a joyeusement proclamé une aide soignante. Ah, je vois que vous avez de la visite !

-Considérons ceci comme ça, ai-je répondu.

-Faites comme si je n’étais pas là ! » Elle a déposé le plateau avant de sortir.

« Très bien, continuons. Vous disiez ?

-Je ne sais plus… je ne sais plus… Mais ce n’était pas important. L’important, c’est ce qu’il s’est passé ensuite, alors que je recevais des soins à l’hôpital civil de P. J’étais dans une chambre double avec un jeune homme étrange nommé Frédéric. Enfin quand j’y étais, je ne le trouvais pas étrange !... mais avec ce qu’il s’est passé, vous comprenez…

-Je pense le pouvoir en effet. Qu’est-il arrivé ?

-J’étais installé dans mon lit d’hôpital et, après une visite de mes amis, le soir venu, je m’étais forcé à manger de la nourriture grisâtre, sans goût, sans forme, qui était censée être de la soupe avec des nouilles. Cette nourriture avait sans doute causé mon engourdissement ; je m’étais subitement endormi d’un sommeil profond. Quelques heures plus tard, je m’étais réveillé en sursaut. J’avais besoin d’air et je suis sorti dans le couloir pour faire quelques pas. Poussé par une curiosité incontrôlable, sans prendre réellement conscience de ce que je faisais, j’ai parcouru de longs couloirs, vraisemblablement certain de là où j’allais alors que j’étais dans cet endroit pour la première fois de ma vie. Après avoir descendu des escaliers, je me suis retrouvé devant une grande porte. Je suis entré. J’étais dans la morgue et il n’y avait personne d’autre que moi dans ce décor sinistre. Dans un accès de folie, comme conduit par une force surnaturelle, j’ai ouvert le tiroir 73 et je suis resté bouche bée devant ce que j’y ai vu. Je venais de faire une effroyable découverte ! J’avais repéré, dans l’œil livide du corps qui se trouvait face à moi, un air familier. Il ne contenait plus aucune trace de vie : il avait bleui, ses paupières grand ouvertes regardaient dans le vide. Son torse pâle était recouvert de coutures du haut des épaules jusqu’au bassin, qui prouvaient que l’autopsie avait déjà été effectuée. Ses jambes, ses bras étaient dépourvus de tout muscle : on pouvait distinguer ses os, ce qui prouvait que son état de décomposition était déjà bien avancé. Oublié sur son corps, un morceau d’étoffe ensanglanté. »

Mon patient parlait vite et ne s’arrêtait que pour reprendre sa respiration. Il fixait le mur derrière moi avec une telle intensité que c’en était troublant. Je n’avais perçu une telle angoisse dans ma carrière qu’auprès de malades monomaniaques. Soudain, Peter D. a ouvert de grands yeux affolés et a poursuivi ainsi : « En regardant la dépouille de plus près, je me suis rendu compte qu’il s’agissait de moi. Je me suis mis à paniquer, stupéfait. J’étais comme paralysé devant cette horreur. Pendant quelques secondes, je n’ai pas su me retenir de m’égosiller à m’en briser les cordes vocales. Inconsciemment, presque mécaniquement, je me suis emparé du morceau d’étoffe… puis j’ai refermé précipitamment le tiroir 73 dans lequel se trouvait ce corps froid, le mien. J’étais épouvanté de me voir allongé dans ce tiroir, inconscient, mort ! alors que je pensais être encore en vie. Des frissons parcouraient tout mon corps. Je suis devenu pâle et me suis senti mal. Cette image me faisait froid dans le dos. »

Mon patient semblait fébrile. Je lui ai proposé un verre d’eau, qu’il a bu d’une traite. Je l’ai ensuite encouragé à poursuivre son récit.

« Quand je suis sorti de la morgue, pris de nausées, j’étais complètement bouleversé. C’est paniqué que j’ai rejoint Frédéric, mon voisin de chambre. Dans le couloir, je me souviens être tombé. J’avais la tête qui tournait. Je me suis reposé un instant puis ai entrepris de retrouver mon chemin dans ce dédale de couloirs. Les blessures causées par mon accident de la route me ralentissaient et je m’efforçais en même temps d’être discret pour ne pas être aperçu par les infirmières de garde. Je suis enfin arrivé dans ma chambre. J’ai crié et Frédéric s’est réveillé en sursaut. Il m’a regardé surpris avant de me demander ce que j’avais. J’ai bredouillé qu’il fallait que je lui raconte quelque chose d’important, que j’avais vu une chose atroce, terrifiante… abominable. Mon corps se trouvait à la morgue ! Frédéric a commencé à s’esclaffer : il trouvait cela ridicule ! « Tu as dû faire un cauchemar », a-t-il conclu en faisant mine de se recoucher. J’ai insisté, parlé du bandeau ensanglanté, lui ai demandé de me suivre pour en avoir le cœur net… et il a fini par accepter.

« Après être sortis de la chambre, nous avons commencé à marcher. Mes pas me guidaient, semblant avoir mémorisé de façon automatique le trajet jusqu’à la morgue. Ce couloir sombre et oppressant semblait interminable. Seuls nos pas rompaient le silence qui y régnait. Frédéric était maintenant parfaitement réveillé et ses yeux trahissaient sa peur. J’avais l’impression qu’il se demandait de plus en plus pourquoi je l’avais appelé. Je me posais une foule de questions : « M’étais-je vraiment vu couché à la place du mort dans ce tiroir ? Était-ce mon imagination qui me jouait des tours ? » Nous sommes alors arrivés au bout du couloir. L’heure de vérité approchait. Nous sommes entrés dans la morgue, de mon côté pour la deuxième fois de la nuit. La salle me semblait maintenant plus froide qu’avant. Nous avons rivé nos yeux sur le tiroir 73. Nous nous en sommes approchés. Mon inquiétude grandissait à chaque pas. J’étais partagé entre le désir de le trouver vide et celui d’y trouver mon corps afin de ne pas passer pour un fou. Nous sommes restés quelques instants, silencieux, face à la poignée. Frédéric l’a finalement tirée. Je n’osais pas regarder. Et c’est lorsque j’ai senti posé sur moi le regard insistant de mon compagnon que j’ai compris que le tiroir était vide.

« Mon sang n’a fait qu’un tour. J’ai remonté les marches, quatre à quatre, trébuchant, me rattrapant à la rambarde, continuant de courir, avec Frédéric sur mes talons. Je me demande maintenant comment j’ai pu faire cela avec les blessures causées par mon accident, qui me faisaient tant souffrir. Arrivé dans notre chambre, je me suis jeté sur mon lit, épuisé, le cœur battant. L’image du tiroir, avec puis sans mon cadavre, repassait sans cesse devant mes yeux. À nouveau, des montagnes de questions m’ont assailli. Je me suis redressé pour essayer de me calmer, mais en vain. Comme ultime recours, j’ai pris une grande inspiration et ai expiré lentement, patiemment. Je répétais l’exercice lorsque j’ai entendu des bruits de pas étouffés dans le couloir, suivis de craquements sinistres. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Je tremblais. J’ai vu la poignée bouger, tourner sur elle-même et la porte s’ouvrir... Frédéric, hirsute et visiblement fatigué, a déboulé dans la chambre en suffoquant. Il m’avait fait une peur bleue ! Il m’a reproché de ne pas l’avoir attendu je crois, mais je n’écoutais pas ses bougonnements. J’étais trop occupé par mes pensées…

« Peu de temps après, Frédéric avait déjà sombré dans un profond sommeil, alors que je n’arrivais pas à fermer un œil. En fouillant dans mon tiroir désordonné, j’ai trouvé une boîte de somnifères. Il n’en restait plus qu’un, quelle aubaine ! Après l’avoir extirpé de sa cachette, dans la précipitation, je l’ai fait tomber dans mes draps. J’ai mis un certain temps à le localiser. Je l’ai ensuite avalé tout rond avec un peu d’eau, et j’ai reposé le verre à moitié vide sur ma table de nuit. Puis je me suis endormi.

« Je me suis réveillé en sursaut le lendemain. « Quel horrible cauchemar ! » me disais-je. Je me suis tourné vers le lit de mon camarade, mais celui-ci n’était pas là. J’ai alors aperçu, sur ma table de chevet, un verre dans lequel il restait un fond d’eau, et une plaquette de somnifères vide.

« Je ne savais plus quoi penser, j’étais comme abasourdi. J’ignorais où j’en étais et je voulais en parler avec Frédéric pour essayer de discerner la part de réalité dans tout cela, mais il n’était plus là. Il avait mystérieusement disparu avec toutes ses affaires, et à ce jour, je ne l’ai pas revu. Mes recherches dans l’hôpital ont été vaines, mes questions aux infirmières sont restées sans réponse : Frédéric était introuvable. Épuisé, je suis retourné dans ma chambre, me suis reposé sur mon lit pour réfléchir à tout ce qui s’entremêlait dans ma tête. C’est alors que j’ai senti un liquide sur mon visage. J’ai couru à la salle-de-bain. Surpris, j’ai vu une tache de sang sur mon profil droit. Après m’être rincé le visage, je me suis rendu compte que je n’étais pas blessé. J’ai fouillé mon lit à la recherche de la provenance de cette tache et là… »

Il s’est interrompu dans son récit et j’ai dû une nouvelle fois le calmer. Il a poursuivi dès lors que sa respiration le lui a permis.

« J’ai aperçu du sang sur mon oreiller. Juste en-dessous se trouvait un bandeau ensanglanté. D’abord étonné, j’ai pris le temps de me calmer et de remettre mes idées en place. Ensuite, je me suis souvenu. La morgue. Le tiroir 73. Ce morceau de tissu était sur mon cadavre. »

Peter D. a levé, à ce moment précis, des yeux suppliants vers moi. « Était-ce un rêve ou la réalité ? Une hallucination ? Un jeu d’esprit ? Aidez-moi !

-Je ne suis pas sûr d’avoir tout saisi… Vous pensez vous être levé cette nuit et vous être vu dans le tiroir 37 de la morgue ?

-73, c’était 73 !!! 73 !!! Vous ne comprenez donc pas !

-Peut-être pourrais-je vous prescrire quelques calmants…

-Mais enfin, suis-je mort ou vivant ?

-… et aussi des anxiolytiques. » Il était atteint par la fièvre malgré la fraîcheur de la pièce. Il transpirait fortement et ses yeux semblaient ceux d’un possédé.

« Tenez, Monsieur D., lui ai-je dit en lui tendant une ordonnance.

-Je n’en ai pas besoin. Vous ne me croyez pas alors. Je ne suis pas fou pourtant ! »

J’ai quitté Peter D. exactement trente-huit minutes après mon arrivée. Il s’est mis dans un état de nerfs gravissime et devenait violent contre lui-même. Il était en proie à une telle crise que je lui ai administré une piqûre de sédatif. Il a fallu pas moins de trois infirmières pour le maintenir afin que je puisse le faire.

Quelques jours plus tard, l’état de Peter D. est devenu si inquiétant que j’ai dû écrire une lettre à L. D., la jeune sœur de mon patient. Elle était la seule famille qu’il lui restait. Je reproduis ici la lettre afin de laisser le lecteur juge de ce cas.

« Chère Mademoiselle L. D.,

Je vous écris pour vous informer de l’état de votre frère Peter D., interné depuis bientôt trois semaines à l’hôpital psychiatrique Jonas Salk. Les blessures causées par son accident de la route ne seront bientôt plus qu’un mauvais souvenir, mais son état mental s’aggrave de jour en jour et présente bien des complications. Il est physiquement très affaibli, pâle et maigre. Il ne peut plus se tenir debout et refuse de se lever. Ses membres inférieurs sont bleutés à cause du manque de circulation sanguine. Il est nourri par perfusion. Les seuls mots qu’il prononce dorénavant sont « Je suis dans le tiroir 73 ». Ce nombre vous évoque-t-il quelque chose ?

Avez-vous connaissance de crises ou d’hallucinations antérieures chez votre frère aîné ?

Quand Peter D. est arrivé à l’hôpital civil après son accident, il ne présentait aucun signe de perturbation psychologique. Il s’est réveillé un matin, complètement hébété, et depuis ce jour, il semblerait qu’il se croie mort. Il refuse de lâcher un morceau de tissu ensanglanté.

Au moment de son transfert dans l’hôpital psychiatrique Jonas Salk, une infirmière a trouvé un petit journal qui témoigne de sa folie. Il y a écrit, comme il me l’a raconté d’ailleurs, s’être vu dans ce fameux tiroir 73 de la morgue. Mais il n’y a pas que cela : il fait le récit d’un mystérieux voisin de chambre nommé Frédéric, avec qui il s’est vraisemblablement entretenu. Nous n’avons à ce jour pas pu identifier cet homme. Votre frère était seul dans sa chambre durant toute son hospitalisation. Savez-vous qui pourrait être cet homme, si seulement il existe ?

À l’heure actuelle, votre frère est constamment en état de délire paranoïaque. Les neuroleptiques et les anxiolytiques semblent ne pas fonctionner et provoquent de nombreux effets secondaires comme des spasmes musculaires, des protrusions de la langue et des dyskinésies aiguës. Il est vraiment important que vous nous aidiez à mieux comprendre les symptômes de votre frère car il en va de sa vie. Il ne lui reste plus longtemps à vivre si personne ne nous aide...

J’ai pris la liberté de faire appel à un grand spécialiste américain de renommée mondiale, mais celui-ci n’a pas pu donner davantage d’explications et a avoué se trouver face à un cas rarissime et exceptionnel. L’ensemble de la profession est donc bien pessimiste et je vous prie de me répondre ou de venir au plus vite si vous détenez des informations susceptibles d’aider votre frère. Sa vie est menacée.

Je suis désolé de vous apporter de si mauvaises nouvelles et je vous salue bien respectueusement.

Dr. E. Cooper »

J’ai dû ajouter, quelques jours plus tard, une dernière ligne dans le dossier de ce patient, qui l’a clos d’une façon irrémédiable : Peter D. est mort après une agonie de vingt-sept jours. Depuis, un trouble m’habite et je ne parviens pas à trouver le repos.